

## TACITE A-T-IL UNE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE ?

PAR

ALAIN MICHEL  
(Paris)

L'une des originalités de Tacite<sup>1</sup> réside dans le fait qu'il attribue un rôle historique très important aux philosophes. C'est lui surtout qui a rendu illustres des personnages comme Thræsea, Helvidius Priscus ; il a, plus que tout autre, insisté sur le rôle politique de Sénèque<sup>2</sup>. Peut-on dire pour cette raison qu'il a une philosophie de l'histoire ? Il nous montre qu'il y a de la philosophie et des philosophes dans l'histoire. Mais cela ne suffit pas pour attester qu'il attribue à l'histoire un sens philosophique. C'est alors seulement qu'il aurait une philosophie de l'histoire, selon l'interprétation que l'on donne aujourd'hui à ces mots.

La question que nous avons posée n'est pas sans intérêt : si nous aboutissons à une réponse affirmative, nous contribuerons à écarter l'idée trop sommaire qu'on se fait parfois des buts et des méthodes des historiens romains ; nous insisterons sur le fait que Tacite n'est pas un simple narrateur, sans intérêt pour les causes profondes des événements, et gouverné par ses seules passions.

Dans notre enquête, nous nous attacherons principalement aux *Histoires*, d'abord pour faire plus court, et aussi parce que cette œuvre est à mi-chemin entre les *minora* et les *Annales*, si bien qu'elle permet de marquer la continuité de la pensée tacitéenne, dans le cadre même de son évolution.



Nous n'insisterons pas beaucoup sur le premier aspect de notre étude, qui a été souvent traité ailleurs, et pour lequel il suffit de rassembler quelques résultats<sup>3</sup>. Les anciens possèdent un concept à la fois philosophique et religieux qui s'applique à l'enchaînement des événements historiques pour leur donner un sens : il s'agit du destin. Ce concept joue

<sup>1</sup> Qu'il me soit permis d'exprimer ma reconnaissance à Mrs les Professeurs Graur et Barbu, ainsi qu'à la Société des études classiques de Bucarest, qui ont bien voulu accueillir cette conférence.

<sup>2</sup> Nous avons insisté sur cet aspect de son œuvre dans notre ouvrage : *Tacite et le destin de l'Empire*.

<sup>3</sup> On trouvera la *bibl.* chez I. Borzsák, art. *Tacitus*, RE de Pauly-Wissowa (1968).

un grand rôle chez Tite Live, apparaît par instants chez Salluste (qui semble adopter une attitude très dubitative). Qu'en est-il chez Tacite ?

Une importante série de textes font allusion au destin, aux prodiges qui l'annoncent, à l'intervention des dieux dans l'histoire et notamment à leur colère. On les voit même signaler l'accord du destin avec l'avènement de Vespasien en lui donnant les moyens d'accomplir deux miracles <sup>4</sup>.

Cependant, cette croyance dans le destin ne paraît pas toujours très assurée. Tacite fait remarquer que, lors du sac de Crémone, seul a été respecté le temple de la déesse Méphitis ; le fait a une portée symbolique, et les dieux semblent eux-mêmes avoir choisi ce symbole. Mais l'historien propose une autre explication, qui lui paraît tout aussi plausible : le temple de cette déesse pernicieuse a été préservé par son emplacement <sup>5</sup>. Ailleurs, on nous signale que des prodiges ont annoncé la perte de Vitellius. Mais on ajoute qu'il était « à lui-même le pire prodige » <sup>6</sup> : c'est dire que son destin naît de ses vices, dont tout le monde peut prévoir les conséquences, en les voyant si manifestes et si énormes. La ruine du Capitole semble elle aussi entourée de circonstances où l'on reconnaît la main divine ; mais elle provient surtout de la perversion des *mores*, et Tacite insiste sur cela <sup>7</sup>. Quant à Vespasien, avant d'accomplir ses miracles, il prend des précautions : *Aestimari a medicis iubet an talis caecitas ac debilitas ope humana superabiles forent. Medici varie disserere*. Rappelons enfin I, 3 : Tacite, dans ces pages d'introduction, rappelle le rôle de la colère des dieux, et il le fait de la manière suivante : *Praeter multiplices rerum humanarum casus... prodigia*. Ici les causes purement humaines (et liées au hasard) sont distinguées des interventions divines, et leur sont juxtaposées.

En résumé, le plus souvent on trouve les éléments suivants : il y a croyance au destin, attesté par les prodiges. Cependant tous ces prodiges ne sont pas toujours rapportés par des sources dignes de foi ; leur interprétation est viciée par les passions ou par les erreurs des interprètes. Ainsi dépendent-ils de toutes les manières de l'opinion, dont on connaît l'incertitude. Cela explique peut-être cette nuance de doute,

<sup>4</sup> *Histoires*, IV, 81. Il s'agit de guérisons. Outre les textes que nous citerons plus bas, signalons encore quelques passages : II, 50 ; une multitude d'oiseaux se rassemblent à Ferentium, municipale de naissance d'Othon, de la date de la bataille de Bédriac au temps de sa mort ; cf. 4 : *Vt conquerere fabulosa et fictis oblectare legentium animos procul gratuita coepti operis crediderim, ita uolgalis traditisque demere fidem non ausim*. II, 78 : Présages donnés à Vespasien par le dieu du Carmel : 8. *Has ambages et statim exceperat fama et tunc aperiebat*. Faisons enfin une référence à la destruction des temples du Capitole ; en III, 72, Tacite rappelle que Rome aurait pu rester en paix avec les dieux (*propitiis, si per mores nostros liceret, deis*). Viennent ensuite une série d'allusions précises : le temple, détruit une première fois sous la République, a été reconstruit mais non consacré par Sylla (cette tâche a été réservée à Lutatius Catulus). De même son édification avait été commencée par les Rois *sed gloria operis libertati reseruata*.

<sup>5</sup> III, 33 : *Cum omnia sacra profanaque in igne considerent, solum Mefitis templum stetit ante moenia, loco seu numine defensum*.

<sup>6</sup> III, 56 : *Sed praecipuum ipse Vitellius ostentum erat, ignarus militiae, improuidus consilii*.

<sup>7</sup> Nous avons cité le passage : *si per mores nostros liceret*... Tacite semble, il est vrai, indiquer que la dégradation des mœurs n'a pas agi seule mais qu'elle a provoqué la colère des dieux.

que Tacite indique presque toujours, plus ou moins nettement. D'autre part, on distingue d'autres types de causalité issus de la nature ou du hasard, qui viennent se joindre à la fatalité.

Tous ces éléments peuvent être rapprochés d'un texte célèbre des *Annales*, étudié naguère par W. Theiler<sup>8</sup>. Tacite présente d'abord l'affirmation suivante : *Mihi in incerto iudicium est fatone res mortalium, et necessitate immutabili an forte uoluantur*. Ainsi marque-t-il d'emblée son doute. Il hésite entre l'attitude des Épicuriens — et des Sceptiques — et celle des Stoïciens, qui parlent d'un *nexus causarum*, tout en précisant qu'il ne dépend pas *e uagis stellis*, et en laissant aux hommes *electionem uitae*. Tacite, sans certitude aucune, penche vers cette dernière thèse, qui lui paraît s'appuyer sur l'opinion du plus grand nombre, et sur des récits dignes de foi. On reconnaît exactement ici la justification philosophique et la mise en forme systématique des conclusions qui, déjà, résultaient des textes que nous avons signalés dans les *Histoires*.

Cela permet de dégager quelques idées. Les premières concernent les sources de cette doctrine. Nous avons indiqué qu'elle se caractérise par une sorte de préférence pour le Stoïcisme. Mais nous disons bien : préférence ; cela ne signifie pas que Tacite soit Stoïcien. D'abord, à la manière des Académiciens, il présente son opinion comme seulement probable, il raisonne *in utramque partem*. D'autre part, il semble laisser un rôle autonome au hasard, ce que les Stoïciens n'admettaient pas, à la différence des Platoniciens si l'on en croit les doxographes<sup>9</sup>.

En second lieu, cette doctrine contient tous les éléments pour une philosophie de l'histoire. Au cœur de cette dernière, elle affirme en fait la responsabilité de l'homme, qui apparaît d'autant plus marquée qu'il est libre devant les dieux qui le jugent, et qu'il pose lui-même par ses actes les fondements de sa propre destinée. Rappelons le mot de Tacite : les dieux nous laissent *electionem uitae*. Ensuite, de par l'enchaînement naturel des causes, cette liberté produit sa propre nécessité<sup>10</sup>. Cependant, si cette responsabilité est libre, elle est aussi aveugle. Seuls les dieux et les sages (mais existe-t-il des sages en ce monde ? en tout cas, ils sont rares) connaissent complètement le sens des fatalités matérielles dont les causes immédiates résident dans l'aveuglement humain.

Cela conduit à des conséquences importantes quant au rapport des individus et de la collectivité dans l'histoire. Les premiers peuvent exercer une influence si par l'héroïsme, l'esprit de liberté, la lucidité prudente et sévère, ils se rapprochent de la sagesse. Quant aux collectivités, bien souvent, elles représentent le vulgaire, la foule aveugle et

<sup>8</sup> *Phyllobolia für P. von der Mühlh.* Il s'agit d'*Annales*, VI, 22.

<sup>9</sup> Renvoyons au traité *De fato* attribué à Plutarque (cf. D. Amand, *Fatalisme et liberté dans l'antiquité grecque*). Soulignons que Tacite maintient sur le plan de l'opinion, de la probabilité, ce que les Stoïciens avaient cru établir sur le plan de la certitude. Cette sorte de synthèse entre Chrysippe et Carnéade semble s'être accomplie à Rome sous l'influence de Philon de Larissa, et selon la tradition de Clitomaque (plutôt que d'Antiochus d'Ascalon) si l'on en croit notamment les *Académiques* de Cicéron (cf. A. Michel, *Actes du Congrès de l'Ass. G. Budé, Paris, 1968* ; *Acta Ant. Hungar.*, 1968 ; *Mélanges Renard*, 1969 etc.).

<sup>10</sup> Cf. A. Michel, *Tacite et le destin de l'Empire*, p. 166 sq., 230 sqq. Sur les obscurités du destin et ses fausses interprétations, v. A. Michel, *Rev. des études anciennes*, LXI, 1-2, 1959. Cf. aussi E. Cizek, *Autour de la causalité historique chez Tacite, dans Studien zur Philosophie und Geschichte des Allertums*, Budapest, 1969.

livrée à l'opinion. Est-ce donc là toute la philosophie de l'histoire? Le spectacle mélancolique de la folie des majorités, sous les yeux lucides d'un nombre infime de sages? Il y a lieu de se poser la question.



De fait, chacun connaît le pessimisme taciteen. Cette opposition entre la folie des collectivités — de toutes les collectivités — et la sagesse de quelques hommes, domine l'introduction aux *Histoires*<sup>11</sup>. D'autres textes célèbres nous expliquent avec plus de détail le processus de la décadence des mœurs. Nous pensons en particulier aux *Histoires*, II, 37 sq. Il s'agit d'une large méditation sur l'évolution de la *respublica* depuis sa fondation jusqu'aux malheurs qui ont suivi la chute de Néron; nous prendrons ce passage comme point de départ pour notre démonstration. Tacite commence ainsi : *Vetus ac iam pridem insita mortalibus potentiae cupido cum imperii magnitudine adoleuit erupitque : nam rebus modicis aequalitas facile habebatur*. L'historien expose ensuite les raisons de la décadence. Rome s'est agrandie; elle a triomphé de ses ennemis, de ses rivaux : la sécurité ainsi acquise a eu de funestes conséquences : *securas opes concupiscere vacuum fuit*. Alors surgirent *prima inter patres plebemque certamina*. Ensuite une autre série de conflits opposèrent les *optimates* et les *populares* : *C. Marius... L. Sulla victam armis libertatem in dominationem uerterunt*. L'action de Pompée, malgré les apparences, n'était pas moins séditeuse, *et nunquam postea nisi de principatu quaesitum*. Le texte (dont on voit qu'il se présente comme une genèse du principat) s'achève sur ce ton sublime et amer qui appartient en propre à Tacite : *eadem illos deum ira, eadem hominum rabies, eadem scelerum causae in discordiam egere*<sup>12</sup>.

Ce texte doit donc manifestement être rattaché à ce que nous avons rappelé dans la première partie de cette étude. Il convient maintenant de l'interpréter selon une double référence, d'une part à l'histoire romaine, d'autre part à la philosophie.

Du point de vue de l'histoire romaine, on trouve ici une condamnation simultanée, en quelque sorte à responsabilités égales, des deux

<sup>11</sup> Toute la Préface est régie par cette opposition significative entre les individus vertueux et les collectivités coupables : « La religion souillée, les grands adultères, la mer remplie d'exilés... la noblesse, la richesse, les hautes charges, qu'elles fussent accomplies ou refusées, tout cela tenu pour crime et la mort la plus certaine comme prix des vertus... Cependant, ce siècle ne fut pas assez stérile en vertus pour ne pas produire aussi de bons exemples... Des mères suivirent leurs enfants en fuite, des femmes leurs maris en exil. La foi des esclaves fut opiniâtre même contre les tortures. Ce balancement entre les individus qui sont parfois bons, la collectivité qui est presque toujours mauvaise fournit peut-être, comme on dirait aujourd'hui, une « structure significative » pour expliquer l'œuvre de Tacite. Notons que l'auteur ne nous dit pas s'il considère que l'équilibre est exact. On peut le penser par l'allusion finale faite aux dieux : « Jamais plus affreux massacres dans le peuple romain, jamais justice plus significative ne prouvèrent que les dieux ont pour souci non pas notre sécurité mais notre vengeance ». La suite de la présente étude aura à montrer quelle est l'exacte portée de telles symétries (qui apparaissent comme des dissymétries rectifiées).

<sup>12</sup> On pourrait s'interroger sur l'exacte signification de *scelerum causae* : faut-il entendre que la colère des dieux et la rage des hommes sont causes de crimes, ou que des mobiles criminels gouvernent l'histoire à côté d'elles, et constituent en quelque sorte la première des causes historiques, celle qui rend les hommes fous et les dieux furieux? De toute façon il faut insister sur la symétrie des deux premières formules.

partis qui ont jadis divisé la république. Il faut noter que la même démarche apparaîtra dans les *Annales*, III, 25 sqq., et qu'elle s'accomplissait déjà dans le *Dialogue*, 36 sqq.<sup>13</sup> Cette conception très nuancée de la République ressemble à celle de Salluste, puisqu'elle souligne également les torts des *optimates*, tout en rappelant (d'une manière plus sévère sans doute) ceux des *populares*. On pourrait analyser de la même façon le début des *Annales*, où Tacite décrit la prise du pouvoir par Auguste : d'après lui, celle-ci a été rendue possible par les torts opposés des différents partis et des différentes catégories de citoyens. Or Salluste écrivait juste avant cette prise de pouvoir.

D'autre part, si nous nous tournons maintenant vers l'interprétation philosophique de cette tradition historique, on sait que Salluste se rattache d'une façon assez proche et précise à l'enseignement platonicien<sup>14</sup>. Il suffit de songer par exemple à l'*excursus* du *Catilina*. Là aussi, et d'une manière très détaillée, l'historien cherche à rendre compte des raisons qui expliquent la décadence subie par sa patrie. On peut les énumérer ainsi : agrandissement de la cité ; luxe ; goût de l'argent ; ambitions, factions, révoltes populaires, enfin, au terme de tout, menace de la tyrannie, incarnée par Catilina. Il apparaît que cette analyse dépend assez étroitement de celle que Platon proposait dans les livres VIII sq. de sa *République* ; il connaissait cette doctrine probablement par ses maîtres de philosophie, et certainement par Cicéron, qui avait traduit dans sa propre *République* certains passages essentiels de l'ouvrage platonicien<sup>15</sup>. Or, il est bien clair que sur le plan des idées philosophiques comme en ce qui concerne les théories politiques, le texte de Salluste semble constituer une sorte de prélude au passage de Tacite que nous avons cité.

Cependant, l'historien de l'Empire ne se borne-t-il pas à démarquer les œuvres de ses prédécesseurs sans être clairement conscient de leurs aspects philosophiques ? Plusieurs raisons nous incitent à croire au contraire qu'il connaît bien les doctrines dont il reproduit le contenu. Et d'abord rappelons l'aspect religieux du passage, l'évocation de la colère des dieux. Nous avons dit que ces préoccupations religieuses sont moins sensibles chez Salluste ; mais en revanche, comme nous l'avons signalé aussi, elles jouent un grand rôle dans la tradition platonicienne<sup>16</sup>. Or c'est bien cette dernière que semble suivre Salluste et son successeur.

Surtout, nous pouvons nous tourner maintenant vers d'autres œuvres de Tacite, où l'on trouve encore des allusions à la loi d'évolution qui semble régir, toujours de manière analogue, la vie des cités. Nous

<sup>13</sup> Cf. surtout 36,2 : (*oratores*) *tamen illa perturbatione ac licentia plura sibi adsequi uidebantur, cum, mixtis omnibus et moderatore uno carentibus, tantum quisque orator saperet, quantum erranti populo persuaderi poterat.* 40,2 : *eloquentia, alumna licentiae, quam stulti libertatem uocabant.* On reconnaît là deux des passages les plus célèbres du *Dialogue*. Il nous apparaît important et significatif qu'ils puissent être rapprochés, comme nous allons le montrer, d'une grande tradition des historiens romains, dont Salluste est un des initiateurs.

<sup>14</sup> Cf. notamment les études de P. Perrochat, *Les modèles grecs de Salluste*, et F. Egermann, *Die Prooemien zu den Werken des Sallustius*. Nous avons essayé d'établir que cette influence va au-delà de quelques détails dans une étude à paraître dans les *Acta* de la Faculté de Debrecen : *Entre Cicéron et Tacite : aspects idéologiques du Catilina de Salluste*.

<sup>15</sup> Platon, *République*, VIII, 562 c—563 e ; cf. Cicéron, *De rep.*, I, 66 sqq.

<sup>16</sup> Cf. *Lois*, X (et tous les textes relatifs au destin que nous avons cités).

avons déjà évoqué *Annales*, III, 25 : voici le début du passage : *Vetustissimi mortalium, nulla adhuc mala libidine, sine probro, scelere, eoque sine poena aut coercionibus agebant. Neque praemiis opus erat, cum honesta suoapte ingenio peterentur*. Le premier rapprochement qui vient à l'esprit renvoie à Lucrèce V. L'expression de *mala libidine* (qui fait penser à *concupiscere divitias*, etc. en *Histoires* II, 38) n'y ferait pas obstacle. Mais il faut ici souligner la formule : *cum honesta suoapte ingenio peterentur*. Cela semble faire allusion au souverain bien des Platoniciens et des Stoïciens. Ceux-ci connaissaient une théorie analogue de l'origine des cités (de cette théorie les Épicuriens avaient pu s'inspirer en la purgeant de tout ce qui s'opposait à leur système). Platon l'avait exposée au livre III de la *République*, puis au début des *Lois*<sup>17</sup>. Mêlée à des éléments divers et complexes venus du Stoïcisme ou du Lycée, elle était apparue chez Polybe, au début de sa théorie des cycles constitutionnels. La tradition que suit Tacite semble donc assez clairement définie.

Un autre grand texte de l'historien vient confirmer ces suggestions. Il s'agit du *Dialogue*, 40 : ... *Licentiae quam stulti libertatem uocabant...* Ce texte reprend exactement la *République* de Platon, dont ce passage même avait été traduit par Cicéron<sup>18</sup>.

On peut s'arrêter ici un instant pour insister sur l'unité de la pensée tacitéenne quant au destin et à l'interprétation du passé républicain de Rome ; il est possible aussi de souligner que la philosophie, associée à une idéologie politique qui s'est développée autour des Scipions puis d'Auguste, donne à la tradition historique de Rome<sup>19</sup> une cohérence remarquable, à partir de laquelle l'originalité de chaque auteur se définit par des nuances. Mais, précisément, il nous reste à conclure en ce qui concerne Tacite : il arrive après les autres grands historiens. Après eux, il maintient ce schéma de décadence que Platon avait proposé ; il lui donne de sombres couleurs. S'agit-il d'un pessimisme irrémédiable ?



Cherchant si l'on peut trouver au travers du pessimisme tacitéen quelques traces d'optimisme historique, nous répondrons en trois points.

D'abord nous insisterons sur la méthode de Tacite. Comme chacun sait, l'explication psychologique y joue un rôle déterminant. Pour mieux comprendre la signification de cette démarche, nous devons revenir aux textes de Platon, Salluste et Cicéron que nous avons déjà étudiés. Cette évolution des cités, qu'ils décrivent, leur paraît provoquée par des raisons sociologiques, par le mouvement et les déformations, les perversions de l'opinion, les « vices » qui transforment les « mœurs ». Ces défauts ou ces perversions apparaissent dans l'ordre suivant, pendant la dégradation progressive des États.

<sup>17</sup> *République*, II, 369 b sqq. ; *Lois*, III, 676 a sqq.

<sup>18</sup> *Dialogue*, 40,2 (cf. *République*, 562 d sqq. ; Cicéron, *De republica*, I, 66 sqq., surtout 68, où se trouve formulé le rapprochement *libertas-licentia*). Cf. notes précédentes.

<sup>19</sup> Nous avons cité Salluste et Tacite, ainsi que Cicéron (le livre II du *De republica* doit être interprété dans ce sens). Sans parler des historiens secondaires ou de ceux qui écrivent en grec, il faut ajouter ici le nom de Tite Live, dont la *Préface*, avec son évocation de la décadence romaine, a une signification analogue.

On admet d'abord, par hypothèse ou par fidélité à la tradition des ancêtres<sup>20</sup>, que la première cité obéissait aux règles et à la hiérarchie de la vertu, qu'elle était gouvernée par la morale selon les exigences du bien, qu'elle constituait une aristocratie. Les hommes vertueux qui la peuplaient ont été divisés par les rivalités issues de la plus noble des passions, celle qui atteint les meilleurs des hommes, et les touche peut-être plus que les autres : l'amour de la gloire. Ainsi naît la timocratie.

Dans ces rivalités se développe l'amour du pouvoir, qui s'assouvit d'une manière particulièrement aisée par la possession de l'argent, lequel produit des oligarques.

Mais il favorise aussi le luxe, ce dernier contribue à la libération de tous les désirs, du désir en lui-même, détesté de Platon, et dont la passion de la gloire et surtout celle de l'argent sont des formes. C'est ainsi que la *libido*<sup>21</sup> conduit à une démocratie sans règle, à cet abus de liberté qui s'appelle *licentia* et de là à la tyrannie.

Nous pouvons dès lors revenir à nos textes. Les défauts d'une société livrée au luxe et à la convoitise apparaissent à tout instant dans les écrits de Tacite ; celui-ci les rapproche expressément de la *licentia* dans un de ses textes les plus célèbres, le *Dialogue*<sup>22</sup>. La critique de la *cupido potentiae* se trouve développée en termes platoniciens dans le passage des *Histoires* que nous avons commenté ; la *cupido gloriae* elle-même joue un rôle ; nous avons dit qu'elle constituait en quelque sorte le défaut des grandes âmes. Elle fait précisément l'objet du seul reproche adressé à un des plus purs héros taciteens, Helvidius Priscus (*Hist.*, IV, 6, 1) : *Erant quibus adpetentior famae uideretur quando etiam sapientibus cupido gloriae nouissima exiuitur.*

Tel est donc le premier point sur lequel nous voulons insister : la psychologie joue un grand rôle chez Tacite ; on l'a souvent dit, et cela est vrai. Mais cette psychologie n'est pas cultivée pour elle-même ; elle intervient dans le cadre d'une explication philosophique d'ensemble, et donc d'une recherche méthodique du vrai. Précurseur de nos sociologues, l'historien sait que son enquête ne porte pas seulement sur des faits objectifs mais sur l'évolution des subjectivités ; il fait l'histoire de l'opinion, autant dire l'histoire de l'erreur. Il n'y a donc pas à s'étonner qu'il nous parle tant des passions : elles naissent d'une décadence autant qu'elles en provoquent une autre.

Mais il faut maintenant venir à une seconde série de remarques. Nous parlons de décadence ; est-elle fatale, totale, irréversible ? On peut se poser la question : y a-t-il chez Tacite, à côté de sa conception de la décadence, une théorie du progrès ?

Disons que l'historien semble partagé entre un pessimisme radical et un pessimisme nuancé. Le pessimisme radical pourrait être suggéré par les *Républiques* de Platon et surtout de Cicéron : tout y paraît dé-

<sup>20</sup> Ainsi se rencontrent à Rome le respect du *mos maiorum* et la tradition platonicienne.

<sup>21</sup> Nous utilisons le vocabulaire de Salluste.

<sup>22</sup> 40,2 et plus généralement 36 sqq. Cf. plus haut.

boucher inévitablement sur la tyrannie <sup>23</sup>. Aucun processus d'une égale nécessité ne semble conduire l'État, par exemple, de la tyrannie à l'aristocratie. Cependant, une lecture plus attentive donnerait à penser : après tout, Tarquin, ce tyran, a bien été renversé <sup>24</sup>. Nous touchons ici à une conception plus nuancée du devenir et du temps : il semble que le bien peut succéder au mal autant que le mal au bien. On arrive à la conception d'un temps cyclique. Celle-ci existe précisément chez Platon, et dans un dialogue qui reprend les problèmes posés par la *République* : il s'agit du *Politique*, où Platon nous propose un mythe d'éternel retour, dans lequel le devenir semble osciller dans deux sens successifs <sup>25</sup>. Dans une telle perspective le pessimisme même se fait source d'espoir. Or cette doctrine (à laquelle la *V<sup>e</sup> élogue* faisait déjà allusion) est bien connue de Tacite qui l'évoque par exemple dans les *Annales*, III, 55 : *Nisi forte rebus cunctis inest quidam velut orbis, ut quem ad modum temporum uices ita morum* <sup>26</sup> *uertantur*. Tacite ajoute : *nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque aetas multa laudis et artium imitanda posteris tulit*. On reconnaît ici exactement la question qui domine le *Dialogue*, ainsi que le schéma de sa solution (du reste Tacite y fait une allusion précise à la grande année, c'est-à-dire à la conception cyclique du temps) <sup>27</sup>.

<sup>23</sup> C'est sur elle que débouche le schéma de décadence que propose Platon ; Cicéron l'aggrave encore puisque, pour lui, presque tous les régimes (et non la seule démocratie) peuvent se dégrader en tyrannie (cf. *De republica*, I, 68 : *Sic tanquam pitam rapiunt inter se rei publicae statum tyranni ab regibus, ab iis autem principes aut populi, a quibus aut factiones aut tyranni, nec diutius unquam tenetur idem reipublicae modus*). On remarquera une différence avec la *République* (différence qui peut s'expliquer à la fois par d'autres œuvres de Platon et par les travaux des philosophes et des penseurs politiques qui ont suivi) : Cicéron nous décrit moins une décadence continue qu'un état d'oscillation et d'inconstance.

<sup>24</sup> Cf. Cicéron, *ibid.* : *Postremo, a quibus producti sunt, existunt eorum ipsorum tyranni : quos si boni opprèsserunt* (noter cette allusion au droit de juste révolte), *ut saepe fit, recreatur ciuitas ; sin audaces, fit illa factio, genus aliud tyrannorum*. On observe que la succession des régimes, aux yeux de Cicéron, ne se fait pas d'une manière nécessaire. Souvent, une alternative reste ouverte entre le bien et le mal, la liberté et la tyrannie. Ainsi se trouve affirmée la responsabilité morale des hommes. Les issues mauvaises paraissent cependant plus nombreuses et plus probables que les bonnes. Par cette double tendance Tacite nous semble assez proche de la tradition cicéronienne sur Tarquin, cf. *De republica*, II, 51 sqq.

<sup>25</sup> *Politique*, 268 d sqq. Le monde est d'abord conduit par les dieux, puis abandonné à une marche rétrograde. Voici pourquoi : « Posséder toujours et semblablement les mêmes rapports, être toujours identique à soi-même, cela ne convient qu'aux plus divines de toutes choses, tandis que la nature corporelle n'est point de ce rang... Voilà pourquoi (le monde) a eu pour son lot le mouvement circulaire, parce que c'est celui qui s'éloigne le moins du mouvement sur soi-même. » (269 d sqq., trad. Robin, Pléiade).

<sup>26</sup> Noter le rapprochement *tempora—mores* : il atteste que la fameuse formule cicéronienne n'était pas un simple effet de rhétorique mais pouvait se rattacher à toute une réflexion sur l'histoire.

<sup>27</sup> *Dialogue*, 15,7. Soulignons qu'ici comme à propos du destin, Tacite n'énonce pas de certitude absolue. Nous avons indiqué cependant les nombreuses raisons qui le conduisent à se représenter le temps de manière cyclique. D'abord, il perçoit la durée dans un état de déséquilibre, de dissymétrie (nous l'avons signalé à propos de la préface des *Histoires* ; E. Cizek l'a montré dans une récente étude : *La structure du temps et de l'espace dans l'« Agricola » de Tacite* dans *Helikon*, 1968). D'autre part, la tradition de Platon (et surtout du *Politique*), reprise par deux des écrivains qu'il a le mieux connus, le Cicéron du *Somnium Scipionis* et Virgile, lui persuade que ce déséquilibre peut être à la fois expliqué et résolu dans une conception cyclique du temps. Nous voyons comment l'intuition personnelle (rendue plus vive et ici plus amère par les difficultés de l'époque où vit Tacite) s'accorde avec une tradition cultu-

Il nous reste — c'est le troisième point de notre analyse — à revenir à l'aspect humain des choses. Nous avons dit le rôle de la psychologie chez Tacite ; nous avons essayé de montrer qu'elle s'accorde avec des vues philosophiques d'ensemble sur le sens, ou les sens alternés, de l'histoire. Il reste à combiner tout cela, et à se demander quelle est, dans ce devenir, la responsabilité des hommes.

A vrai dire les meilleurs d'entre eux apparaissent impuissants. Rappelons-nous le mot célèbre sur le philosophe Musonius Rufus : il essayait, en pleine guerre civile, de séparer par la persuasion les soldats des deux camps qui allaient en venir aux mains ; on a failli lui faire un mauvais parti et il a pu observer l'échec de son *intempestiva sapientia* <sup>28</sup>. On ne doit pas entendre, par cette formule, que cette « sagesse intempestive » doit être condamnée, mais plutôt qu'elle n'est pas tout à fait du monde, qu'elle s'accorde mal avec les *tempora* et les *mores*, que, peut-être, c'est elle qui les condamne. Ajoutons qu'elle n'en conçoit nulle amertume. Aux yeux du sage, qui voit le véritable sens des choses l'ordre du destin se manifeste et s'éclaire. Comme l'indiquait le texte des *Annales* que nous avons cité, c'est le vulgaire qui est pessimiste, parce que, se trompant sur les biens et les maux, il méconnaît le rôle de la Providence <sup>29</sup>. Le sage, lui, a pour tâche de distinguer dans le bien et le mal la vérité qui, d'une certaine façon, équilibre et corrige l'apparence du malheur. Tel est le sens de cette protestation des grandes âmes, qui éclate à plusieurs reprises dans les *Histoires* et dans les *Annales*, par la bouche de Musonius, de Thræsea ou même de Galgacus. Eux seuls voient la signification véritable de l'histoire.

Mais ils ne la font pas <sup>30</sup> ; ils la dénoncent, ils témoignent du vrai. L'action ne suit pas toujours les mêmes voies ; ceux qui influent sur le cours des événements sont conduits à se mêler aux passions, à accepter, peut-être, un certain compromis avec les faiblesses humaines. Le Plato-

---

relle pour créer une structure consciente de pensée. C'est en ce sens, dans la mesure où nous sommes sûrs que ces tendances sont conscientes et où nous pouvons le prouver par des références à l'histoire des idées, que nous acceptons de suggérer de telles hypothèses globales ou, si l'on veut, structuralistes.

<sup>28</sup> *Histoires*, III, 81.

<sup>29</sup> *Annales*, VI, 22 : *Neque mala uel bona quae uulgi putet ; multos, qui conflictari aduersi uideantur, beatos*. Tacite rappelle ici la thèse stoïcienne, à laquelle vont ses préférences à demi sceptiques. Il explique par les erreurs de l'opinion et du vulgaire l'apparent bonheur dont disposent les méchants, bonheur qui paraît incompatible avec la justice divine et la Providence : c'est qu'on se trompe sur les vrais biens, sur les valeurs et donc sur le bonheur.

<sup>30</sup> Cela est moins vrai pour Galgacus que pour les deux premiers. Ce personnage est un homme d'action, qui ne sera pas vraiment vaincu, ni vainqueur ; ce n'est assurément pas un philosophe ; mais il possède assurément une forme de sagesse, celle que donne la vie sauvage ou, du moins, naturelle, loin des amollissements de la civilisation « moderne » et celle qui est liée à la liberté.

nisme savait bien que l'action humaine s'accomplit souvent dans le monde où se mélangent le bien et le mal, ce qui est absolu et ce qui est relatif. Dans un texte célèbre où il fait l'histoire du luxe à Rome (*Ann.*, III, 54 sqq.), Tacite nous explique, dans cet esprit, pourquoi un certain progrès, un certain retour vers plus d'austérité a commencé à se manifester à l'époque de Vespasien. Diverses raisons ont joué ensemble : un grand nombre de nobles italiens avaient été massacrés dans les guerres civiles : il n'y avait donc plus grand monde pour entretenir des clientèles coûteuses ; la peur, qui régnait encore, aidait à réfréner ou plutôt à prévenir les abus. D'autre part, ces vides de la société impériale étaient comblés par la venue des provinciaux, dont les mœurs étaient plus sévères que celles des Romains. Enfin, l'amour que l'on avait pour Vespasien incitait chacun à suivre son exemple : or il pratiquait le *mos antiquus*.

Ainsi peut-on observer dans cet ensemble de causes le mélange du bien et du mal. La vertu (relative et sans doute imparfaite) de Vespasien exerce une influence qu'augmentent d'autres causes moins heureuses, la peur, la dépopulation. C'est à propos de ces « progrès » (si l'on peut les appeler ainsi) que Tacite évoquera la succession des cycles temporels. Il le fait peut-être avec une nuance de dérision. Mais nous n'en sommes pas certains : bien sûr tous les hommes, la foule comme les sages, regrettent que l'absolu ne soit pas de ce monde. Mais les sages, qui discernent le sens de l'histoire, voient que dans la médiocrité même des destins et des œuvres se dissimulent souvent ces retournements mystérieux qui, à travers les cycles du temps, témoignent pour la justice divine. Et ce sont précisément des personnages comme Vespasien, sans doute assez loin de la sagesse parfaite, qui deviennent les artisans de la volonté divine, qui sont les hommes du destin. Tout cela nous incite à prendre au sérieux le texte des *Annales*, et à mesurer la portée exacte du pessimisme taciteen : l'œuvre du destin est accomplie par Vespasien, jugée par Musonius.



Nous pouvons conclure. La pensée de Tacite a une structure philosophique cohérente, et liée au Platonisme. L'incontestable pessimisme de l'historien résulte d'une réflexion sur la nécessité historique, et notamment sur ses aspects psychologiques, étudiés autrefois par Platon<sup>31</sup> à propos de la décadence des cités. C'est à partir de ces analyses que Tacite retrace la genèse et l'évolution du principat.

<sup>31</sup> Nous avons bien marqué que l'approche de Platon se fait à travers toute la tradition historique de Rome, en passant par Tite Live, Salluste, Cicéron. Avant eux, il faut citer le nom de Polybe, qui s'était déjà fortement inspiré de Platon dans son étude de la genèse des constitutions (cf. *comm.* de Walbank, qui montre comment d'autres influences philosophiques ont pu venir se mêler chez l'historien à cette source principale).

Mais cette nécessité n'est pas sans espoir, puisque précisément l'une de ses composantes est constituée par la liberté créatrice de l'esprit humain. Peu d'œuvres insistent aussi ardemment sur la responsabilité des hommes que celle de Tacite. Et surtout il arrive à deux constatations fondamentales, sur lesquelles repose sa philosophie de l'histoire : celle-ci a un sens harmonieux pour le sage ; elle suit un ordre cyclique.

Nous pouvons résumer tout cela d'un mot, en pensant, comme nous l'avons fait pendant toute cette étude <sup>32</sup>, à Sénèque, Thræsea, Helvidius, Musonius ou Galgacus : selon Tacite, l'histoire a un sens. Mais ce sens est caché à beaucoup : les seuls qui le connaissent, ce sont les hommes libres.

---

<sup>32</sup> Nous ne prétendons pas avoir épuisé dans le cadre de cet exposé tous les problèmes que pose la philosophie de l'histoire chez Tacite. Par exemple, nous avons laissé de côté la question de savoir s'il croit à une perte prochaine de Rome, s'il pense que cet Empire est voué comme d'autres à la disparition. Cela est lié notamment à l'interprétation d'un texte célèbre de la *Germanie*, 33 ; sans entrer ici dans le détail de la discussion, rappelons simplement la conclusion générale de notre étude, qui était centrée sur les *Histoires* : si la catastrophe finale est plausible et presque probable, les hommes libres et responsables restent capables de l'éviter. Après tout, la réalité n'est faite le plus souvent que de demi-catastrophes : c'est l'une de ces dernières que nous décrivont les *Histoires*, puisque Rome a survécu aux années terribles, aidée à la fois par la médiocrité des circonstances et par la modération de quelques hommes. Une question dès lors reste à chaque instant posée à la conscience des vivants : qu'y a-t-il de nouveau ? dans leur présent, que sont-ils en train de revivre ? dans quel sens, aujourd'hui, va l'évolution, vers la décadence ou vers le progrès ? quel ancien prince revit dans le prince régnant ? peut-être Vespasien dans Trajan, et dans Hadrien Néron... Bien sûr, il semble que les progrès soient plus faibles que le déclin, qu'ils suspendent à peine la décadence. Mais, qui sait ? La liberté humaine est créatrice ; cela peut encourager l'espoir.